

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 5 (1911-1912)  
**Heft:** 11

**Rubrik:** La musique en Suisse

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La musique en Suisse

**GENÈVE** Plusieurs fois déjà j'ai eu l'occasion de faire remarquer l'intérêt que présente la composition des programmes des concerts d'abonnement. Celui du 13 janvier n'a pas fait exception à la règle. Le romantisme y était représenté par deux noms, ceux de Weber et de Mendelssohn, la musique moderne par Richard Strauss. Les analogies ne manquent pas entre ces maîtres, allemands tous trois, tous trois doués d'une merveilleuse facilité, trop aisément parfois satisfaits de ce qu'ils ont écrit, ne reculant pas devant la banalité, tous trois enfin, surtout Weber et Strauss, remarquables par leur sens du timbre et habiles à émouvoir autant par la « couleur sonore » que par le dessin. Je ne m'arrêterai pas longuement aujourd'hui à apprécier l'œuvre magistrale de Strauss, la *Vie d'un Héros*, qui constituait à elle seule la seconde partie du programme. Le succès qu'elle a obtenu a engagé le Comité à la donner une seconde fois, lui sacrifiant une œuvre moderne, probablement la symphonie de Bruckner. Les impressions que ce poème symphonique éveille en moi sont mêlées ; je n'ai pu hausser mon enthousiasme à un diapason aussi élevé que le public ; aussi je me réserve d'y revenir lorsque Genève aura entendu pour la seconde fois ce dithyrambe inspiré par une vanité auprès de laquelle celle de Victor Hugo n'était rien. L'orchestre d'une centaine de musiciens a fait preuve d'une bonne volonté qui, pour n'être point une exception, n'en est que plus louable, et on ne se lasse pas d'admirer ce que M. Stavenhagen, en quelques répétitions, est capable de faire avec lui. M. Closset, chargé de la partie très importante de violon solo, a fait apprécier une fois de plus sa sonorité claire et pénétrante à la fois, et la sincérité sobre de son sentiment musical. — C'est toujours avec plaisir qu'on entend l'ouverture d'*Euryanthe* dont les formules seules ont vieilli, mais dont le fond a gardé toute sa fraîcheur. Le concerto de violon reste une des œuvres les plus attachantes de Mendelssohn. La grâce ailée du finale, et plus encore la forme parfaite du premier *allegro*, le sentiment très sincère qui l'anime ne manquent jamais de produire leur effet : c'est parmi les œuvres rabâchées l'une de celles dont on se lasse le moins. Cela est vrai surtout lorsque l'interprétation du concerto est confiée à une artiste comme M<sup>me</sup> Chemet. M<sup>me</sup> Chemet possède au plus haut degré le vrai tempérament d'artiste, l'étincelle qui se communique à toute une salle ; elle vit la musique qu'elle joue, et tout le public la vit avec elle, suspendu à son archet, passant selon son caprice de la mélancolie la plus attendrie à l'explosion de la joie la plus vive. Ce tempérament endiable induit cette extraordinaire violoniste à prendre des mouvements d'une rapidité inouïe, à tel point que dans le finale les bois ne pouvaient la suivre, la nature même du mécanisme de la flûte ne se prêtant pas à des successions de sons aussi rapides ; du moins la netteté des traits du violon n'en souffrit-elle jamais, ni la justesse, tant sont exceptionnelles les capacités techniques de M<sup>me</sup> Chemet. La sonorité est très agréable, sans atteindre à une grande puissance, l'art du *tempo rubato* consommé, la fermeté d'attaque étonnante pour une femme.

Des circonstances imprévues me forcent, à mon grand regret à renvoyer au prochain numéro les comptes rendus des concerts Thorold, Koczalski, Mottu et Rehberg, Etlin.

EDMOND MONOD.

A peine remis des fortes émotions de *Heldenleben*, les habitués étaient conviés à entendre, au V<sup>me</sup> concert d'abonnement, un programme entièrement consacré à Beethoven. L'impression fut excellente, bien que la sonorité précise mais sèche de notre salle de théâtre soit peu favorable à la musique classique ; l'effet de cette sobre orchestration gagne à être amplifié par une bonne résonance.

Après une brillante exécution de l'ouverture de *Léonore* n° 3, M<sup>me</sup> Melot-Joubert, de Paris, chanta d'une voix agréable et avec un excellent style, le grand air de *Fidelio*. On aurait souhaité cependant plus de chaleur et de puissance vocale à l'*allegro* final, si plein d'enthousiasme. Accompagnée avec distinction par M. Rehbold, la cantatrice fit preuve d'un sens artistique très sûr dans le cycle à la *Bien-aimée absente*. Dans ces pages d'un charme pénétrant, l'auteur de l'Héroïque se montre uniquement tendre et mélancolique, et cette « Stimmung » spéciale en fait un précurseur de Schumann. Le retour du premier thème à la fin du cycle est très caractéristique et fait prévoir le dernier lied de « La vie et les amours d'une femme ».

Trois solistes de grand talent : MM. Closset, Bonfiglio et Rehbold se dépensèrent en vain dans le triple concerto pour violon, violoncelle et piano, dont les gammes et les arpèges ne susciteront jamais beaucoup d'intérêt. Il y a pourtant un *adagio* qui est bien du vrai Beethoven ; malheureusement ce rayon de soleil dure peu et la banalité reprend trop vite ses droits. Il est très heureux que le maître n'ait que bien rarement écrit dans ce « quatrième style » où peut encore se ranger la *Bataille de Vittoria*.

Ce fut une joie sans mélange et un véritable « réveil » que d'entendre, après cela, limpide et poétique, la symphonie n° VIII.

H. FAVAS.

**VAUD** Lausanne. Peu importe au public le *style* d'une audition : il lut sans s'échauffer guère l'affiche qui nous promettait une soirée de musique ancienne.

Il faut d'abord louer M<sup>lles</sup> Alioth et Amstad d'avoir « su choisir ». Tout est là. Pour le reste, voici quelques impressions notées, pendant le concert, en marge de mon programme. M<sup>lle</sup> Alioth : souci excessif de précision d'où une certaine tendance à la dureté (Bach, Frescobaldi). Par contre bien dans Rameau et Couperin. — M<sup>lle</sup> Amstad : insuffisante pour l'opéra, mais excellente aux petits airs du XVIII<sup>e</sup>. Délicieuse dans Paësiello.

A jamais mémorable est le récital que donna M. R. Vinès. Une analyse de son « jeu » est inutile à ceux qui l'ont entendu, incompréhensible pour les autres. Tout se résume en ceci : Vinès n'exécute pas, il *réalise*. Ce qu'il rend est intégral : minutieusement scrupuleux dans le détail sonore et ornemental, il accomplit ce prodige invraisemblable d'être dramatique sans être théâtral, solennel sans être empathique.

Rappelez-vous le *Coin de cimetière au printemps*, de Déodat de Séverac, avec cette exquise mélodie, comme suspendue et qui semble un espoir mélancolique. Rappelez-vous la vivacité limpide des *Jeux d'eau* de Ravel, et la monotonie pittoresque (mais certainement !) des *Jardins sous la pluie* de Debussy ; rappelez-vous la *Mephisto-valse* de Liszt et les *Variations symphoniques* de Schumann, timbrées comme à l'orchestre et mieux. Rappelez-vous surtout la grande *Appassionata* avec ces élans gigantesques, ces éclats brusques, et qu'on aurait dit parue il y a quelques jours.



Seul Chopin est resté le même : le vieux Chopin aux grands sentiments, ingénus et combien tendres.

N'ayant pas le courage de subir un arrangement de mélodies d'opéras pour piano et violon, j'ai quitté la Maison du peuple avant la fin de tel récital qu'il est pour le moins superflu de désigner d'une manière précise. Certains artistes vous sont plus sympathiques que d'autres : évidemment. Mais il y a entre la plus élémentaire notion d'esthétique musicale courante, et les principes de tels (si j'ose ainsi m'exprimer) musiciens une incompatibilité absolue, totale, définitive. Rien à dire. C'est le néant.

Une note germanique nette domine aux Concerts d'abonnement ; et jusque dans les affiches, car on y voyait M. Mayer, soliste d'une soirée Série C, qualifié de « ténor wagnérien en représentation »... Il chanta avec une solennité imperturbable et digne, et des impuretés de diction et d'émission, le plus que fameux récit de Lohengrin, le « Preislied » des *Maîtres chanteurs* et le Chant d'amour de la *Walkyrie* dont j'ai pu constater l'identité grâce au programme.

Puis, M. Flesch (Série A) fit doublement triompher le génie de la race germanique en jouant le *Concerto en ré* de Brahms et en s'y faisant violemment applaudir : ce même concerto, jadis limpide et simple comme une mélodie sans fin, sous les doigts de Thibaud, et qui, cette fois, plongé dans sa véritable atmosphère, joué avec ce souci voyant du phrasé et de la carrure, ne fut qu'opaque et touffu. Et dont le finale, que Thibaud avait réussi par un prodige de personnalité à rendre spirituel, se contenta cette fois, avec l'insistance symétrique de ses rythmes quadrangulaires, d'une sorte d'humour populaire d'un certain poids.

Même genre d'observation pour les deux petits Schumann : *Gartenlied* et *Springbrunnen* que j'aurais aimé plus chimériques, plus irréels et moins concrets.

Mais dans la *Chaconne* de Bach, M. Flesch fut plus grand que personne. Car, souvenez-vous : « grand » n'est point correct ou « impeccable ». Et souvent la perfection attire moins qu'une imperfection intéressante.

Ce même soir, M. Ehrenberg donnait du, encore une fois brutal mais grandiose, *Don Juan*, de R. Strauss, une interprétation fulgurante où semblait passer un vent brûlant. Public glacial. Messieurs les abonnés, secouez votre torpeur !

Puis Mme Troyon-Bläsi réapparaît, et avec elle la *Ronde des feuilles* de M. A. Denéréaz. Musique inconfortable, exigeante pour le public et pour l'interprète, musique copieuse et dense. C'est une sorte de scène lyrique, un poème symphonique, avec accompagnement de soprano, soprano qui déclame des paroles oscillant entre le froid et le tiède, la sentimentalité rêveuse et la sentimentalité révoltée. Là-dessus, un organisme musical moins neuf qu'étrange : tissus d'un raffinement sans spontanéité mais frisant l'in vraisemblable, soutenu par l'ossature solide de vigoureuses banalités, dont le rapprochement opéré par de fort heureuses coupures, faisait paraître l'œuvre, l'autre soir, plus fixe et plus définitive qu'à la fête des Musiciens suisses, l'été dernier.

Dans *Phydilé* et la *Chanson triste*, orchestrées par Duparc lui-même de façon inimitable, avec une richesse de coloris et une calme élégance de ligne qui ne s'explique point directement par Wagner, l'orchestre aurait pu accompagner mieux une partie vocale aussi irréprochable.

Les deux chants de M. Ehrenberg sont exquis. Surtout le *Maiwunder* (texte de Dehmel) qui est un mélange attendrissant d'humour d'enfants, de

*Bilderbuch*, d'une naïveté de chants populaires et d'un savoir instrumental qui a pénétré les derniers secrets de la *Stimmführung*, les derniers mystères du coloris orchestral.

La *Pathétique* de Tchaïkowsky se distingua surtout par cette marche que M. Ehrenberg a rendue précise et nette, sans l'« ampleur » indigeste que lui donnèrent jadis quelques chefs allemands. Tant mieux.

CONSTANTIN BRAÏLOÏ.

**NEUCHÂTEL** C'est avec une certaine confusion que le correspondant neuchâtelois de la *Vie musicale* reprend aujourd'hui une plume trop longtemps négligée. Il pourrait s'en excuser en alléguant que les Neuchâtelois sont un peuple heureux, en musique du moins, et qu'ils n'ont plus d'histoire... Le fait est que l'hiver présent est incomparablement plus calme que celui de l'an dernier, et votre chroniqueur est loin de s'en plaindre.

En réalité tout va son train-train dans notre petite ville. Les concerts s'accumulent l'un sur l'autre et, si quelques-uns n'ont qu'un public assez restreint, on est cependant confondu de voir la capacité d'absorption musicale du public neuchâtelois, puisqu'il se recrute sur un total (Environ compris) de trente-cinq à quarante mille habitants seulement... Je n'aurai cependant rien de bien spécial à vous conter dans tout ce que nous avons eu depuis tantôt trois mois. La cohorte des artistes de passage qui a traversé Lausanne et Genève s'est également arrêtée en nos murs... et comme je n'imagine pas qu'ils aient joué plus ou moins bien chez nous qu'ailleurs, je ne crois pas nécessaire de vous les indiquer en détail.

À la « Société chorale », on est tout au *Messie* de Händel, qui va servir, dimanche 4 février, de début au nouveau directeur M. Benner. Sa cohorte est, paraît-il, nombreuse et l'on s'attend à deux auditions (répétition générale et concert) fort bien revêtues. Je vous en causerai d'ici à quinze jours... Puis la Chorale, en tant que société, se reposera jusqu'à l'hiver prochain, mais ses membres, individuellement, formeront le noyau central du chœur mixte qui va s'atteler d'ici à deux ou trois semaines à l'*Ode lyrique* de Joseph Lauber... Celle-ci a fait quelque peu de bruit dans la presse quotidienne, où une plume arrachée à l'emblème de l'Argus de la Presse, a multiplié les citations et les explications sur cette partition... Elle était parue, disait-on, chez Fœtisch frères, mais les amateurs désireux de s'en pénétrer six mois à l'avance (tels les Wagnériens avant la « première » de *Parsifal*) apprirent dans nos magasins de musique, quand ils la demandaient, qu'« elle n'était point dans le commerce » (?)... Mystère, et indiscretion d'un journaliste adroit !

L'« Orphéon », notre sympathique chœur d'hommes de langue française, a donné son concert annuel à la fin de décembre et y a exécuté avec grand succès les chœurs d'ensemble de la Fête fédérale de chant. Depuis, l'« Orphéon » a commencé également les études de l'*Ode lyrique* de Lauber, où il est chargé de la partie du chœur d'hommes. Un chœur d'enfants sera formé sous le direction de M. le professeur Furer, un spécialiste en ces matières, pour compléter la masse chorale qui fonctionnera au concert de bienvenue traditionnel.

C'est toujours l'Orchestre de Berne, sous la direction de M. Brun, qui vient à nos concerts d'abonnement. M. Brun est un directeur consciencieux et qui étudie avec soin ses programmes ; il cherche la qualité plus que la



quantité... On rend du reste justice à tous ses mérites, sans cependant s'enthousiasmer outre mesure. La partie orchestrale laisse le public plus indifférent que ce n'était le cas pendant les trois hivers où nous avons l'orchestre de Lausanne. M. Brun réussit en particulier dans la musique de Brahms dont la quatrième symphonie nous fut exécutée, il y a huit jours, à la satisfaction des connaisseurs et de la critique locale. La seconde *Suite de l'Arlésienne* de Bizet a été jouée par contre avec une rudesse toute germanique et une orgie de cuivres des plus déconcertantes. Les solistes des concerts d'abonnement ont été appréciés en général, sans que l'un d'eux ait spécialement soulevé l'enthousiasme des auditeurs. Nous avons eu le baryton Franz Steiner, un chanteur de l'école de Messchaert, à la diction impeccable, et M<sup>me</sup> Mellot-Joubert qui a conquis son auditoire aussi bien dans la musique quelque peu viellotte de Rameau, que dans le modernisme de Fauré, de Chausson et de Duparc. Enfin et dans son concert traditionnel sans orchestre, la « Société de Musique » nous a permis d'entendre le quatuor Capet dont les qualités de clarté et d'élégance ont frappé tout le monde... et amené les auditeurs qui ont la manie de cataloguer et de faire des classements envers et contre tout, à se poser et à poser à tout le monde la question au moins inutile de savoir qui joue le mieux de « Schörg » ou de « Capet ».

Est-ce une transition que de passer à notre quatuor local, sans doute, ne serait-ce qu'au point de vue catégorie, si ce n'est au point de vue classement. Notre quatuor va son train-train, sans trop de fougue ni d'enthousiasme. Mais c'est une institution qui a droit à l'existence. Aussi même l'absence momentanée de M. Röthlisberger n'a pas pu le dissoudre. Ses collègues ont trouvé dans un jeune juriste, secrétaire-rédacteur au Tribunal cantonal, un violoncelliste de bonne volonté, qui a mis à leur disposition un talent et un jeu plus délicat, si ce n'est aussi solide et routiné que celui du chef de pupitre attitré. Ceci vous montre que les disciples de Thémis à tous les degrés, depuis le tribunal fédéral jusqu'à la barre des avocats, continuent à cultiver l'art d'Euterpe, et c'est en évoquant cette circonstance atténuante d'un genre tout spécial que votre correspondant de Neuchâtel vous prie, en terminant, d'excuser ses irrégularités, son temps disponible ayant été monopolisé d'une façon aussi absorbante qu'impérieuse par le code civil naissant.

MAX-E. PORRET.

